

Petit ourson

« Ne le dis pas à Papa. S'te plaît.

Mes mains gantées de mousse jaillirent de l'eau sale de l'évier. Mes doigts se crispèrent, blancs, sur le rebord, avant-bras tendus. Des créatures prêtes à sombrer de nouveau, noyant une à une les assiettes, bols, verres maculés de traces non identifiables ; traces qui auraient été si faciles à faire disparaître si seulement quelqu'un avait pensé à les rincer à l'eau, les faire tremper. Mais non. Harassée par ce qui restait encore à faire, je posai un regard sur une pile d'assiettes instable. Au-dessus de moi, le clignotement incertain du néon de la cuisine auréolait les carreaux crasseux d'un halo beige et médiocre. Grognant, je levai les yeux avec un effort qui me sembla physique ; c'était comme soulever des haltères. Dans le reflet de la fenêtre, d'un noir d'encre en ce soir de décembre, ils accrochèrent malgré eux la flamme suppliant qui tremblait dans ceux de ma fille.

Ne pas le dire à son père.

Sentant mon corps se raidir, je la vis se figer de même, comme un miroir déformant. Qui était devenue la pâle copie de l'autre ? Si jeune, si vive d'esprit, elle me semblait ce soir n'être que le fantôme d'elle-même. Creuse, vide, les traits tirés, comme si toute vie l'avait abandonnée. *Et pourtant*. Je me hérissai. Le cœur battant, encore hébétée de sa révélation, je ne pouvais que laisser place à l'exaspération. Je fis volte-face, brusque et sèche.

- Mais, enfin ! Comment veux-tu que...

J'avalais mon exclamation, me sentant bientôt engloutie par la bête impatiente que les frustrations accumulées de la maternité avaient faite de moi. Évanouie, la maman ourse, câline, patiente, que je m'étais figurée devenir. Après un, deux, trois oursons, et autant de petit, moyen, grand bol à récurer tous les jours, Maman Ourse n'avait plus de tendresse pour quiconque. Dans une dernière tentative de maîtrise de soi, je m'efforçai de sombrer plutôt dans une lassitude passive ; tout, tout plutôt que la colère que je sentais monter en moi.

Le soupir glissa de mes lèvres, à peine audible. Je croisais les bras, ignorant mes doigts mousseux qui aspergèrent mon vêtement. Quelques secondes s'égrenèrent. L'horloge au mur tiquait, me rappelant sans cesse que chaque instant dépensé dans cette conversation repoussait à plus tard tout ce qui attendait. La vaisselle qui trempait. Le linge à étendre. Les affaires du petit pour le lendemain. Je secouai la tête, comme pour chasser les nuages qui m'embrouillaient l'esprit. *Absurde. Il n'y a pas de bon moment pour dire une telle chose*. Refusant cette pensée rationnelle, je choisis d'en finir au plus vite. Je serrai mes lèvres en une grimace amère, la fixai sans ciller et crachai d'une voix sans appel, comme on arrache un pansement.

- C'est qui ?

Grondante, accusatrice, même à mes propres oreilles. Ourse, que j'étais, oui – mais sans affection. J'avais depuis longtemps épuisé mes ressources. Je me tins immobile. Elle baissa la tête. *Bien*, pensai-je aussitôt. Mais la honte ne dura qu'un temps. Déjà, ses prunelles si sombres qu'elles semblaient noires au premier venu, mais chatoyaient en réalité depuis sa naissance d'un ton chocolat – ses prunelles me toisaient. D'une fureur sauvage, latente, qui n'attendait qu'à éclore. D'une de celles qui donnent l'énergie pour secouer le monde. D'une

hargne d'animal blessé. *Un petit ours devenu grand*, remarquai-je, troublée par ce constat. Quand avais-je donc cessé de la regarder ?

Ces yeux, précisément, qui me fustigeaient, l'appréhension initiale désormais dominée par cet air scandalisé que savent si bien porter les adolescents. Cette dignité qu'ils chérissaient, si facilement bafouée ! Parfaitement au fait de cette fragilité, je n'en fis malgré moi qu'une bouchée et répétai, de ma voix d'ogre :

- C'est qui ?

Elle se détourna franchement, cette fois. Offusquée, lèvres pâles, œil brillant. Ses bras se croisèrent sur sa poitrine comme un bouclier ; imitant, m'aperçus-je, ma propre contrariété. Un balbutiement maladroit lui échappa. Elle se reprit, menton levé, osa répondre :

- Qu'est-ce que ça change ?

La gifle partit d'elle-même. Ma main s'écrasa sur sa joue molle et je la vis comme si elle appartenait à une autre. Je regrettais aussitôt mon geste. Je ne le dis pas.

- Qu'est-ce que ça change ?! sifflai-je en écho.

Mais tout ! Tout, sombre idiot ! poursuivis-je à part moi, en faisant les cent pas comme un lion en cage. *Comment as-tu pu faire une chose pareille ? Me faire ça, à moi ? Qui t'ai tout donné, tout sacrifié pour que tu ne sois pas aussi sèche qu'une souche avant quarante ans ? Drainée par les marmots, les ménages, le mariage... Par une vie si mal choisie. Toi, si prometteuse, si sérieuse, si douée ?! A ton âge...*

Ma diatribe se bloquait dans ma gorge, inexprimée. Je piétinais fébrilement, à deux doigts du malaise. Entre mes omoplates, son regard se collait, visqueux. *Sa faute, c'est la mienne. J'ai dû faire quelque chose de travers.* Cette pensée tournoyait dans mon crâne comme une ritournelle épuisante. *Elle aurait dû faire mieux que moi.* Elle dût sentir le volcan qui bouillonnait en moi, et tenta de l'étouffer d'une seule traite, comme on souffle une bougie.

- Tu vas m'aider ?

Je pivotai, incertaine de ce qu'elle entendait par là. Ne voulant pas croire, plutôt, ce qu'elle entendait par là.

- T'aider à quoi ?

Elle baissa les yeux, ficha ses mains dans les poches de sa veste. Une mèche de cheveux lui barrait le visage.

- Tu sais bien... »

Elle osa dire le mot. Ma dernière bulle de patience éclata.

* * *

Elle me frappe, percutai-je, ahurie. *Elle est vraiment en train de me frapper.*

Je me précipitais en catastrophe dans l'escalier, poursuivie par une avalanche de coups. Une main crispée sur la rampe, l'autre protégeant mon crâne, je grimpai quatre à quatre les marches, essuyant ses frappes dans mon dos, mes reins, mes côtes. Mon corps fonçait

droit devant, mes pieds enchaînant les pas comme un automate. Les oreilles sifflantes, je ne percevais qu'à moitié le torrent d'insultes et de menaces que proférait ma mère.

T'aider à avorter ? Tu veux que je t'aide à tuer un bébé ? Tu veux pas que j'aïlle en enfer pour toi, non, espèce de salope ? Sale pute ! Tu crois que tu peux baiser le premier qui passe et que c'est à moi d'assumer tes conneries ? Descends de là, un peu, j'ai pas fini !

Ses pattes s'agrippèrent à la rambarde de l'escalier, écorchant le bois. Elle se hissa sur quelques marches, lança ses griffes ; ma capuche esquiva l'assaut. Ses injures m'atteignirent pourtant, sortirent de sa bouche comme des serpents. Je me sentis flotter au-dessus de nous, telle un spectre au plafond, spectatrice de ses vociférations. Mes jambes chancelèrent. Je trébuchai en haut de l'escalier, m'affalai au sol. A peine un ou deux mètres plus bas, elle renonça pourtant à me chasser.

C'est ça, tombe ! Si tu pouvais le tuer en même temps, ça nous réglerait le problème ! Allez casse-toi, je n'en peux plus de te voir !

Je retrouvai l'usage de mes jambes, me redressai vivement et filai dans ma chambre, les larmes aux yeux. La porte claqua derrière moi. En bas, j'entendis de nouveau l'eau couler dans l'évier, des bruits de vaisselle frottée et clinquante. Ma défaite, cuisante, m'enserrait le cœur. Prenant une grande inspiration, je tentais de calmer mes palpitations. Ma bêtise, à présent, me sautait aux yeux. *Que d'efforts inutiles ! Pourquoi n'avais-je pu tenir ma langue ?!* Étouffer la bête en mon sein et souffrir, saigner, en silence, comme toujours. Comme on m'avait appris à le faire.

Je collai mon dos contre le bois de la porte, le corps secoué de sanglots. La conversation se répétait dans mon crâne, encore et encore. A quel moment cela avait-il basculé ? Avais-je eu seulement une chance ? J'essuyais mes joues humides d'un revers de main. L'angoisse monta subitement, me noyant, me suffoquant seconde après seconde. Je me précipitais sur ma table de chevet et d'un mouvement vif en ouvrit le tiroir. A peine dissimulée entre les pages d'un livre, la lame de rasoir trouva sa place entre mes doigts tremblants. Machinalement, la gorge serrée par l'habitude du désespoir, je fis glisser la lame contre ma peau rosée. Une fine estafilade rougeâtre naquit sur mon avant-bras, suivie d'une deuxième. Bientôt, les traits s'amoncelèrent parmi un champ de cicatrices blanchâtres. Je sentis la tension s'apaiser, me laissant uniquement une fatigue profonde. Un abattement qu'aucun être humain n'avait réussi à défaire. Je pris une grande inspiration, déterminée.

Demain, je le tue, ou c'est moi qui meurs.

Les larmes m'avaient emportée dans le sommeil, rougissant mes yeux et mouillant en nappes mon oreiller. Engourdie, je m'éveillai en alerte, le front suant, l'esprit encore engorgé d'un cauchemar qui s'effaçait déjà de mes souvenirs. Le lit, les draps, la chambre ; je me croyais sur une autre planète. Sur la table, une petite veilleuse brillait doucement, et je reconnus l'héritage de ma petite enfance. La lueur délicate peinait, aujourd'hui comme auparavant, à chasser les ombres qui m'entouraient. Isolée, silencieuse, la chambre aurait pu paraître un havre de quiétude ; pas à mes yeux. Le cœur battant, je scrutais le noir à la recherche du monstre qui avait hanté mes rêves. Personne.

Avais-je rêvé ? Rêvé toute cette histoire...

Les mains sur mon corps, pressantes. Le contact, au départ chaud et tendre, qui devenait lourd et brûlant.

Avais-je tout inventé ?

Ces épisodes, brefs, précipités et pourtant interminables ; intermittents et pourtant bien trop fréquents. Insoutenables.

Comment dire cela ?

Et la nausée, soudaine, me submergea, attestant d'elle-même de la réalité du cauchemar. Le cauchemar qui me volait mon corps. Je n'avais rien rêvé.

Je remontai lentement la couverture pour faire taire mes sanglots quand une lumière surgit sous la porte depuis le couloir. Je hoquetai en silence.

Un grincement, des bruits de pas.

Je me tournai sur le côté, prétextant dormir. Il ne serait pas dupe. Je le savais.

Il entra sans s'annoncer. Une odeur de bière emplit l'atmosphère, mêlée à celle de la sueur. Les draps sur mon corps ne me protégeraient pas. De sa voix grave et calme, il murmura :

« Ta mère m'a tout raconté. Tourne-toi, ma chérie.

Ne sachant qu'obéir, je fis pivoter ma tête comme celle d'une marionnette désarticulée. Ses traits se devinaient dans la semi-pénombre, son visage scindé par un rai de lumière orange provenant du couloir. Ici, un sourcil broussailleux ; là, un nez busqué, épais, rouge. Plus bas, une bouche perdue dans un amas grisâtre et piquant, tel un trait tiré dans une forêt épaisse. Il souriait.

- J'ai réussi à la convaincre. On va s'en occuper, ne t'en fais pas.

Sa main se posa sur ma cuisse. Lourde, ferme. Une main d'ours.

- Tu n'as pas raconté notre petit secret. Tu es gentille.

Ses doigts raffermirent leur prise. Mon corps criait en silence, hurlait mon désaccord. Clouée au lit par une chappe de plomb, je me sentis aspirée hors de moi.

- Il faudra faire plus attention, désormais... »

Sur son visage surgit de l'ombre, telle une goutte d'encre, sa pupille noir chocolat me fit un clin d'œil.